

Prédication du 1^{er} juillet 2012 à Annecy

Un seul est bon, c'est Dieu

(Mathieu 19 :17)

Personne n'est bon, sauf Dieu !

(Marc 10 :18)

Psaume 85 :9-14

Deutéronome 30 :15,16...19-20

Colossiens 3 :12-15

Matthieu 19 :16,17 et Marc 10 :17-19

 « Bonté et fidélité se rencontrent, justice et paix s'embrassent, la fidélité monte de la terre et la justice descend du ciel... » Au milieu du psaume 85, je contemple ces 4 vertus comme des caryatides, je les vois comme un message de confiance face aux dangers du « à quoi bon ?! » Et nous les avons chantées au psaume 36 ! « O Seigneur ta fidélité Remplis les cieux et ta bonté Dépasse toute cime ! »

Nous entendons une fois de plus l'appel de Moïse au choix : « Choisis la vie ! » Le choix difficile mais possible, entre vie et bonheur d'une part, mort et malheur de l'autre, entre vie et bénédiction d'une part, mort et malédiction de l'autre. La racine hébraïque TOB peut en effet être traduite par bien ou bonheur car les deux sont forcément liés : le bien que l'on fait et le bonheur que l'on éprouve ?!

Nous relisons toujours avec émotion les paroles de fermeté et de tendresse de Paul aux Colossiens : « ...revêtez-vous d'entrailles de miséricorde, de bonté, de douceur, de patience... »

J'ai enfin ouvert l'Evangile sur le dialogue qui pourrait avoir lieu aujourd'hui encore entre un homme passionné de perfection, décidé à tout faire sur terre pour hériter le ciel Les deux versions lues se complètent.

Chez Matthieu :

« Maître que dois-je faire de bon pour avoir la vie éternelle ? réponse :

Pourquoi m'interrogues-tu sur ce qui est bon ? Un seul est le bon... ».

Chez Marc et Luc : »Bon maître, que dois-je faire pour hériter la vie éternelle ? - réponse : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Il n'y a de bon que Dieu seul. »

Ce qui me frappe c'est qu'à la question : « que faire, que faire de bon ?! » Jésus répond «...un seul est bon ! » Il place « l'être » avant le faire, il met « l'être » au-dessus du « faire ». Seul celui qui « est » bon peut « faire » le bien. Et cela n'appartient qu'à Dieu. Il s'agit d'aller de l'être au faire, de l'identité à l'activité.

Mais paradoxalement, et avec Jésus on est habitué à l'inattendu, il s'agit aussi de commencer, une bonne fois, par « faire » ; la loi est inventée pour cela ; les Dix commandements sont pour le peuple en partance un mode de vie (Choisis la vie) et pour ce peuple en errance un code de la route (Marche devant ma face).

Tout se passe donc comme un enracinement de l'action dans la conviction, mais en même temps comme une pratique induisant une mystique. Ou en d'autres termes, la morale ne saurait être séparée de l'Évangile.

On comprend donc que les nombreux auteurs, pasteurs, théologiens et sociologues qui se penchent sur le sort du christianisme en général, du protestantisme et des églises, de nos églises réformées, en particulier, évoquent à la fois l'importance d'un retour à la spiritualité, et celle d'une exigence éthique. La difficulté pour le protestantisme sera toujours de faire entendre une voix, vu l'absence légitime d'un magistère à l'image du catholicisme, quoique celui-ci commence à s'effriter ; mais il y a des déclarations et des actions du protestantisme qui permettent au citoyen et au chrétien de faire de bons choix.

Je crois que la question peut de nouveau être posée à Jésus actuellement : « que faire pour « avoir la vie éternelle » ? En termes modernes cela donne « comment acquérir une qualité de vie valable et efficace ici et maintenant, pour demain et après-demain, y-a-t-il encore un avenir ? » Choisir la vie, mais quelle vie, pour l'individu, pour la société. « que faire de bon pour y parvenir ? »

Nous sommes alors, ici, bien au-delà de la seule question religieuse, le monde attend une réponse, cherche des « bons maîtres » pour indiquer une issue, pour trouver une solution et pourtant, derrière questions et réponses il y a toujours la question de Dieu ; sans vouloir l'admettre le monde attend qu'on l'enseigne, qu'on l'entraîne.

En cette année Jean-Jacques Rousseau (3^{ème} centenaire de sa naissance) et devant les enjeux que je viens de mentionner je me suis demandé quel peut être le message de celui dont on se souvient, le plus souvent sommairement, qu'il proclamait, contre toutes les théories du péché originel et de la dogmatique des églises, la bonté de l'homme.

« La profession du vicaire savoyard » est, dans l'«Émile» le texte de base de ses convictions. Et je voudrais commencer par ce credo, cette parole d'adoration où figure en première place la bonté de Dieu qui est notre thème aujourd'hui :

« J'adore le pouvoir de l'Être suprême, et je m'attendris sur sa bonté. Je n'ai pas besoin qu'on m'enseigne ce culte, il m'est dicté par la nature elle-même. N'est-ce pas une conséquence de l'amour de soi, d'honorer ce qui nous protège, et d'aimer ce qui nous veut du bien ? » (O.C.IV, Page 583)

Mais très vite vient la question du mal : *« Le tableau de la nature ne m'offrait qu'harmonie et proportions, celui du genre humain ne m'offre que confusion, désordre ! Le concert règne entre les éléments, et les hommes sont dans le chaos ! Les animaux sont heureux, leur Roi seul est misérable ! O sagesse, où sont tes lois ? O Providence, est-ce ainsi que tu régis le monde ? Être bienfaisant qu'est devenu ton pouvoir ? Je vois le mal sur la terre. »* (ibid) et les premiers mots de l'«Émile» sont plus connus sans doute : *« Tout est bien, sortant des mains de l'auteur des choses : tout dégénère entre les mains de l'homme. »* (O.C.IV.page 245)

Au début du « Contrat social » on peut lire cette formule qui a fait date :

« *L'homme est né libre, et partout il est dans les fers.* » (O.C .III, page 351)

Au pourquoi et à la réalité du mal pratiqué par l'homme comme le Psaume 14

l'exprime « Il n'en est point qui fasse le bien », Rousseau répond par cette interpellation : « *Homme, ne cherche plus l'auteur du mal, cet auteur c'est toi-même. Il n'existe point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu souffres et l'un et l'autre te vient de toi.* » (O.C.IV page 587) .Ici, en lisant Rousseau on croit entendre l'apôtre Paul dans Romains 7

« *...non, l'homme n'est point un, je veux et je ne veux pas, je me sens à la fois esclave et libre ; je vois le bien, je l'aime, et je fais le mal : je suis actif quand j'écoute la raison, passif quand mes passions m'entraînent, et mon pire tourment, quand je succombe, est de sentir que j'ai (aurais ?) pu résister.* » (ibidem page 583)

On a reproché à Rousseau d'être le champion de la religion naturelle...Mais il n'est pas interdit de rechercher chez lui des traces d'Evangile, et de ce Dieu seul bon que nous avons mis en centre de notre méditation de ce dimanche

Ecoutons cette invocation «*Source de justice et de vérité, Dieu clément et bon ! Dans ma confiance en toi, le suprême vœu de mon cœur est que ta volonté soit faite. En y joignant la mienne je fais ce que tu fais, j'acquiesce à ta bonté :...je crois partager d'avance la suprême félicité qui en est le prix.*

Lisons d'aveu de maladie et de faiblesse, véritable confession du péché, « *J'ai fait ce que j'ai pu pour atteindre à la vérité mais sa source est trop élevée : quand les forces me manquent pour aller plus loin de quoi puis-je être coupable ? C'est à elle (la vérité, la moralité) à s'approcher.* » (O.C.IV.page 605s) Avec un commentateur je ne crains pas d'y percevoir une allusion, certes discrète de la grâce, attendue, espérée, demandée.

Cependant la dimension de la prière, le vicaire ne la veut pas explicite, il préfère un « *je converse avec (Dieu) je pénètre toutes mes facultés de sa divine essence ; ...je le bénis de ses dons, mais je ne le prie pas, que lui demanderais-je ? Qu'il changeât pour moi le cours des choses, qu'il fit des miracles en ma faveur ?* » (ibidem)

Dans les « Lettres écrites de la montagne », en réponse aux attaques de Genève et à la condamnation de l'« Emile » et du « Contrat social », Jean-Jacques Rousseau exprime sa conception de la prière et il évoque le Notre Père « *De toutes les formules l'Oraison dominicale est, sans contredit, la plus parfaite ; mais ce qui est plus parfait encore c'est la résignation aux volontés de Dieu. Non point ce que je veux mais ce que tu veux. Que dis-je ? C'est l'Oraison dominicale elle-même. Elle est toute entière dans ces paroles ; Que ta volonté soit faite.* » (O.C.IV, page 1568 et O.C.III, page 752)

On a mis en cause la conception de la Révélation et de l'Écriture chez Rousseau et il est intéressant de voir comment il en justifie l'authenticité, - tout en rejetant les aspects incroyables et menant la controverse sur les miracles !

« ...la majesté des Écritures m'étonne, la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. .Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes » (O.C.IV page 625) Et la comparaison entre Socrate et Jésus, entre la mort du philosophe et celle du Christ dénote un immense respect de l'homme et de l'œuvre : « *La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis est la plus douce qu'on puisse désirer ; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple est la plus horrible qu'on puisse craindre ; Socrate prenant la coupe empoisonnée bénit celui qui la lui présente et qui pleure ; Jésus au milieu d'un supplice affreux prie pour ses bourreau acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.* » (O.C.IV page 126)

Ne sommes-nous pas revenus ici à l'essentiel de notre foi, n'y-a-t-il pas ici, dans ses propos quelque chose de central, une dévotion à la personne et à l'œuvre du Christ ? La Croix n'est pas loin...

A ceux qui cherchent, espèrent et désespèrent tout à la fois devant le spectacle affolant d'un monde où l'on ne saurait se sentir ni totalement coupable ni entièrement victime, dans une époque où devons nous garder aussi bien d'un optimisme léger que d'un pessimisme pesant, où se pose la question du mal omniprésent et de comment faire le bien, ne voulons nous pas aussi, nous tourner simplement vers Jésus en lui demandant « Que dois-je faire de bon pour hériter la vie qui ne finit pas ? ». J'étais tombé jadis sur un livre piétiste dont le titre était « Que ferait Jésus à ma place ? » mais je ne crois pas à ce Jésus modèle et donneur de conseil ou de recette...

Non, quand il répond « Un seul est bon » il ne nous renvoie pas à Dieu comme à Celui qui pourrait tout bien faire, et qui devrait, sans nous et à notre place, faire le bien ; il nous renvoie à notre responsabilité, à la réponse que nous pouvons donner aux questions, à la solution qu'il nous incombe d'apporter aux problèmes , à la compassion qu'attendent de nous les malheureux et à la solidarité qui nous lie aux militants.

En renvoyant son interlocuteur à la Loi juive, au Décalogue, Jésus rappelle tout ce qui est utile, suffisant et nécessaire à la vie commune entre les hommes et tout ce qui donne à Dieu, le Seul Bon ! » sa première place dans le culte et la vie : « Choisis la vie ! » Cette vie... Il souligne tout ce qui construit l'homme dans sa dignité personnelle, tout ce qui permet l'équilibre et l'équité dans la communauté, nationale ou religieuse, familiale ou sociale. Malgré l'évolution de la vie en société, les avancées de ce qu'on nomme le progrès, la vaste propagation du bien possible et la contagion des maux menaçant de plus en plus la personne , corps et âmes, les analyses du pourquoi et du comment du mal ne sont pas si différentes, pour notre époque, de celle de Rousseau ou des temps bibliques .

Il faut cependant avec une grande lucidité et une totale honnêteté se garder des simplifications intellectuelles qui divisent les esprits et sont à l'origine des dérives sectaires, comme des dogmatiques qui stérilisent les croyances, des solutions autoritaires qui écrasent les peuples, ou des politiques et des économies qui tournent au profit de quelques-uns

Contrairement à ce qu'une opinion débile, dégradée et hélas trop répandue, prétend, ce ne sont pas les religions qui sont à l'origine du mal, mais dans la façon dont le croyant confesse « Un seul est bon, Dieu » Celui qui prétend « Mon Dieu seul est le bon » a hélas toutes les raisons de combattre et d'éliminer les partisans des autres dieux (intolérance interreligieuse) ou même ceux qui adorent et servent différemment un même Dieu (intolérance œcuménique)

Par contre, si je reconnais dans chaque croyance, et même dans chaque philosophie, ou dans chaque projet éthique, non pas l'intérêt égoïste, ou l'esprit dominateur, ou la société fermée, (Bergson), mais une Référence ultime (Tillich) qui motive ou Quelqu'un qui inspire (l'Esprit), alors je serai conduit avec d'autres vers une vie digne d'être vécue ici et maintenant...

La qualité même de cette vie pourra, je le crois, me faire imaginer et espérer son sursaut vers une autre dimension de l'être, cette vie éternelle dont parle Jésus.

Et chacun, chacune de nous, peut, à profit et à salut, méditer ces mots de Jean-Jacques Rousseau, en faire un credo, y trouver une discipline, et surtout y voir une promesse du Dieu seul bon :

*« Il nous a donné la raison pour connaître ce qui est bien,
La conscience pour l'aimer et
La liberté pour le choisir » **

A+M+E+N

*Variantes :

La liberté pour suivre notre volonté

La raison pour le connaître

La conscience pour l'aimer

La liberté pour choisir ce qui est bien

La conscience pour vouloir ce qui est bien

La raison pour le connaître

Les références que je donne sous O.C renvoient aux Œuvres complètes de Rousseau, dans la collection La Pléiade, Gallimard.

Mais je recommande la nouvelle édition de la « Profession de foi du Vicaire savoyard » et son Introduction « Ce que le Vicaire doit à Calvin » due au professeur Pierre-Olivier Léchoy, Labor et Fides, Genève 2012